

dales se heurtaient aux pierres et aux racines. Elle était très lasse, le grand chapeau et le parapluie étaient bien embarrassants, le paquet des robes, le paquet des pièces étaient bien lourds. Méo allait devant, menaçant à chaque minute de la laisser en arrière. Il parut s'apitoyer et fit mine de prendre un paquet ; ce ne fut qu'un simulacre, le paquet serait toujours à lui, autant ne pas s'en charger. Il porta le parapluie et le chapeau.

Sen était exténuée en arrivant aux rizières. Elle voulait s'asseoir, Méo s'arrêterait bien, il faudrait qu'il s'arrêtât pour qu'elle ne fût pas seule si le Seigneur venait... Elle osait avoir cette crainte, elle n'osait dire le nom. Précisément, on devinait des ombres arrêtées ; Sen reconnut ses amis. Ils l'interrogèrent brièvement : « Le capitaine ? » et, sur un mot affirmatif, ils disparurent au milieu des bananiers.

Le sampan était bien à la place convenue. Méo y sauta joyeusement ; l'embarquement de Sen présenta quelques difficultés. Comme elle ne voulait pas abandonner sa charge, Méo dut l'aider. Il posa un pied au hasard ; par malheur, le chapeau se trouvait dessous. La feuille éclata et, Méo cherchant à se défaire de cette entrave, faillit précipiter le parapluie à l'eau. Sen dut avancer pieds nus, le bas de ses robes se trouva souillé d'eau.

Enfin, elle fut à bord. Le même sampan qui avait amené « Petit frère à Sen » s'éloigna comme, souventes fois, elle l'avait vu partir.

X

Tout de suite, ce fut au milieu de la rivière, le calme profond de la nuit.

Couchés sous le toit, Méo et Sen regardaient l'eau encadrée de bleu foncé. Les rives se devinaient encore, ils reconnaissaient les dépressions des rizières, les bambous, les aréquiers aux palmes hautes, les bananiers aux grandes feuilles et la toison broussailleuse des arbustes. Le silence absolu avait paru régner. Peu à peu mille bruits avaient tenté de le percer, s'étaient mis à grandir, s'étaient établis. Tous les habituels chants du repos se mêlèrent en concert strident ; le battement régulier de la rame, le heurt sec d'un poisson retombant, après un petit saut, dans la rivière, s'encadrèrent dans les bruits continus, et, bientôt, firent comme eux, partie de la nuit.

Le regard n'avait saisi d'abord que la majesté veloutée des ténèbres. Le ciel sembla plus clair, les étoiles, tassées les unes près des autres, brillèrent et d'autres plus proches, et beaucoup plus petites, tout à fait minuscules, mais innombrables, sortirent de la profondeur de l'ombre. Elles pointillèrent l'air, sautillantes, voltigeantes, en un

nombre tel que le sampan s'en trouva environné.

Le batelier commença une plainte. Les habitations étaient si lointaines que le chant ne devait pas s'entendre. Ses intonations se mêlèrent vite aux bruits et ce fut un charme de plus, que Méo et Sen, déshabitués depuis plusieurs mois de promenades nocturnes, au milieu du sommeil de la nature, — et cependant au milieu de mille vies insaisissables, — goûtèrent inconsciemment. Sur la cadence de son mouvement, l'homme chanta peut-être longtemps. Cela dura des heures ou quelques minutes seulement, ni Méo ni Sen ne pouvaient l'apprécier. Cette nuit était irréelle ; avait-elle eu un commencement, aurait-elle une fin ? Rien ne semblait être humain, ni le batelier, ni eux-mêmes. Ils étaient deux petits corps étendus côte à côte, enveloppés par la douceur de tout ceci, vivant à peine, deux petites âmes qui ne rêvaient pas.

Quelque chose manqua soudain au concert, l'arrêt fut si brusque que les grillons redoublèrent d'entrain, pour encadrer sans doute la gambade d'un poisson, ce heurt aussi sec qu'un coup de rotin sur l'eau. Ce fut toujours le silence, malgré les bruits incessants, comme c'était la nuit, malgré les étoiles et les lucioles. L'homme avait arrêté sa rame et cessé sa chanson.

Le sampan allait plus doucement, effleurant l'eau de sa proue plate, droit dans sa route, à distance égale des rives. Entre les piquets épais des troncs lisses, à peine visibles, les lianes drapaient des festons capricieux. Les panaches, au-dessus,

dessinaient sur le ciel des gaufrages tourmentés. L'œil les voyait sans que le regard pût s'y arrêter, tant, malgré sa bizarrerie et son incohérence, l'enchevêtrement des lignes foncées, sur le fond sombre, était méthodique. L'embarcation n'était qu'une tache sur le ruban plat de la rivière : l'ombre d'un poisson au dos rond se laissant aller au fil de l'eau.

Méo se releva et alla à l'avant s'accroupir. Il ne pouvait distinguer que le fleuve, les rives et le ciel, marqués à peine par des teintes et des demi-teintes. Il voulut interroger l'horizon, en arrière. L'horizon, d'un noir absolu, appartenait aux ténèbres.

Le cai était revenu peu à peu à la réalité.

Un arroyo, dont nul ne pouvait deviner l'accès, perçait la forêt et menait vers la clairière où s'élevaient quelques cases. Il ne les connaîtrait lui-même jamais, puisque tout à l'heure, lorsqu'il saurait l'issue de l'attaque, il repartirait vers le camp. Sen attendrait en quelque cachette les dernières hostilités, jamais plus ils ne s'en iraient ainsi sur le fleuve.

Les villages, les huttes, qui, du haut de la montagne, ressemblaient à des petites claires jaunes ou grises, tout à l'heure ou demain, feraient de beaux feux fumeux. Le métal précieux, les sapèques, les étoffes, le riz formeraient de gros tas. Les plus braves crieraient de douleur avant de dénoncer leurs cachettes, les femmes hurleraient de peur,

les bambous plantés devant la maison porteraient des trophées sanglants. La tête de Bonneaud, accrochée tout en haut, dominerait la campagne, à la place du drapeau. Sur les grimaces des faces, se liraient, jusqu'à ce que les oiseaux de proie, à coups de bec gourmands, en effacent la trace, l'horreur des supplices lents et raffinés, la souffrance savamment dosée avant la mort.

Le triomphe commencerait : les nuits de jeu et de bombance, les jours de tyrannie. Dans son absolue puissance, dans son omnipotence, que ferait-il ? Méo ne pouvait avoir de direction méthodique, il lui suffisait d'avoir de la volonté, — il l'userait à tous ses caprices. Dans le yamen, les femmes choisies à son gré, vaincues, obéiraient à la voix du maître, redoutant la première épouse, esclaves de Méo et esclaves de Sen.

Sen aussi envisageait le lendemain si heureux. Ses aspirations restaient encore vagues ; elle ramenaient ses pensées à ces trois mots : argent, puissance, bonheur. Elle était moins raffinée et moins instruite que Méo. Ses projets, nés d'une imagination aussi vicieuse et aussi enfantine, n'avaient pas d'autre but que les siens — cruauté, vol, pillage, domination — mais il y avait entre eux de grandes différences de développement et d'éducation. Tout gravitait autour de deux ou trois petites idées, naïves et perverses à la fois. L'ambition de Sen ne s'appuyait sur aucun but précis. Deux principes la dirigeaient : le retour à une vie uniquement annamite et la vengeance. Ses appétits étaient très incertains, sa morale demeurerait

fruste. Tout en elle se résumait à de petits sentiments, de petites conséquences, de petits désirs, secondés par une imagination nerveusement méchante et des nerfs capricieux, sous la feinte impassibilité.

Peu à peu la nuit devenait plus claire au milieu de la sarabande des lucioles et sous le grand calme des étoiles. Le batelier, juché sur le toit, avait tendu à la brise le parapluie de Sen. Ses pieds tenaient la rame et dirigeaient la marche. Le poisson fantastique semblait avoir sur son dos une aile, comme en ont les dragons volants.

La cadence de l'aviron recommença ; le parapluie tomba et le courant l'emporta. Sen le prit pour une bête fantastique.

Le sampan gagna un petit affluent, où devait le rejoindre un autre bateau porteur des ordres du mandarin.

Cet affluent était si étroit qu'il paraissait avoir été creusé par les hommes. Peut-être, autrefois, des paysans avaient-ils occupé cet endroit. La brousse avait effacé depuis longtemps leurs traces sous sa conquête. Les arbrisseaux plongeaient leurs racines dans l'eau, les lianes retombaient des branches enchevêtrées. Par place, le ciel plaquait d'un peu de bleu étoilé leur voûte.

Un petit claquement très sec arrêta la chanson des grillons. D'autres claquements suivirent aussitôt. Leur son ressemblait à la cassure brutale d'une branchette et, parfois, à la déchirure d'une

étoffe. Le vent devait les emporter tout le long du fleuve, très loin. On aurait dit l'éclat de petites fusées d'enfant, tant leur bruit était bref, presque infime, sans vibrations.

Soudain, les crépitements s'espacèrent, les clairons résonnèrent. Comme chaque soir, leurs éclats parurent percer la nuit, courir très vite pour que leur écho atteigne le lointain. Sans la répercussion de la montagne, la sonnerie avait la même sécheresse que l'éclat net des cartouches, les notes clamaient la victoire.

Le combat était donc fini : le pillage allait commencer. Méo aurait pu en suivre toutes les phases. A ses souvenirs d'autres méfaits se mêlait l'amertume d'être aussi loin, d'avoir accepté, lui, chef futur, un rôle aussi effacé ; il dédaignait la gloire et le danger, il ne regrettait que le plaisir et le profit immédiat.

Le silence parut plus profond, les lucioles semblèrent plus nombreuses, plus brillantes.

Il y avait longtemps qu'ils étaient là. Les ombres pâlissaient et le ciel se montrait en arabesques claires dans la voûte des feuilles.

Méo et Sen écoutaient le récit du batelier qui contait la venue des hommes, en bateau, les nuits précédentes, leur campement ici-même tout le jour, leur départ avant la chute du soleil, leur montée silencieuse de la rivière, prêts à s'enfuir à la moindre menace, leur attente auprès des bananiers, dans l'incertitude de ce qui s'était passé au camp.

Méo ignorait cela, il avait cru le plateau déjà cerné, le village prêt à être investi, une action rapide suivant leur départ. Les coups de fusils entendus devaient marquer la dernière lutte, le dernier corps à corps ou le massacre après la victoire... A cette heure, le vent devait agiter les moustaches grotesques du capitaine et la tête de Lien-Kin devait peser à la natte attachée haut.

Sen, lasse d'attendre, s'endormit, et Méo ferma les yeux.

XI

Méo s'éveilla en sursaut. N'avait-il pas entendu des rames frapper l'eau. Son oreille ne distinguait rien ; n'avait-il pas rêvé ? C'était l'heure fraîche du matin tout bleu-pâle et vert-clair entre les palmes nouvelles, tendres, ajourées sur la pâleur du ciel. L'eau rousse de la rivière, au bout du chenal, était laiteuse du reflet d'un nuage qui s'y mirait. Les montagnes, au-dessus des arbres, dessinaient leur silhouette foncée, éclaircie de brousse grisâtre. En même temps que les étoiles, les lucioles s'étaient éteintes. Rien n'indiquait le passage d'une barque. Déjà le sillon en était effacé.

Des voix maintenant semblaient bredouiller des paroles indistinctes. Du toit du sampan, s'accrochant à un tronc et sautant comme un chat, Méo gagna la terre. Dans un petit espace de broussailles, il restait encore un peu de cendres. Le fleuve apparaissait au-delà d'un petit bois très enchevêtré.

Le bruit d'une rame était très distinct. Méo voulait voir. Il n'osait appeler et perdit quelque temps à chercher un chemin.

S'aidant des pieds et des mains, il put atteindre

le sommet d'un aréquier. Un sampan, en effet, filait à toute vitesse. Il était plus fin que le leur, un peu orné. Un homme était assis à l'avant. Méo reconnut le père de Sen. Il reconnut aussi le rameur de l'arrière, son batelier, qui avait dû rejoindre le bateau à la nage.

Malgré les appels et les cris, l'embarcation s'éloigna sans répondre et devint vite un gros point noir sur le ruban jaune.

Le matin se prolongeait d'un lever de soleil très doux au-dessus d'une étendue foncée qui devait être la forêt. Le soleil surgissait comme une énorme pièce d'or pâle, sans rayon, de même que sous l'aspect d'un disque sanglant, il plongeait le soir derrière les montagnes. Les petits nuages de crépon floconneux, très légers, semblaient suspendus au ciel clair envahi de demi-teintes d'une imprécision de couleur très douce, ainsi qu'en ont les aurores, pour rendre plus fantasmagoriques les incendies des crépuscules.

Une perdrix sortit d'un fourré, un crabier traversa le fleuve. De branche en branche, des pépiements chantèrent la joie de vivre. Sen appela. Sa voix, d'abord furieuse, trahit l'angoisse, puis se fit caressante. Méo examinait le fleuve. Il demeura quelques instants sans répondre.

Les rayons s'allumèrent : le soleil prenait possession de la terre. Méo descendit et trouva Sen assise, le regard fixé sur l'eau jaune. Elle attendait, ne désespérant pas encore, mais ne sachant pas vraiment ce qu'elle pouvait espérer. Méo dit

très vite ses appels vains, la barque du mandarin emmenant leur rameur. Il décrivit le fleuve, si droit jusqu'au village qu'on aurait dû voir les sampans de leurs amis. Aucunes craintes, aucun doute même, n'avaient encore balancé sa grande confiance.

Sen venait de comprendre les raisons de leur abandon : son père fuyait pour attester son loyalisme par sa présence dans son village, les Annamites ayant du subir encore un échec. Elle gardait l'espoir que les camarades de son frère passeraient là et la prendraient avec eux. Elle dit à Méo le contraire de sa pensée : son père allait surveiller le bas du fleuve, organiser la résistance si les blancs venaient par là, prendre les chaloupes de ravitaillement. D'autres viendraient les chercher, très certainement. Ce raisonnement lui parut si absurde qu'elle le corrigea avant qu'un soupçon ne vint à Méo. Elle ajouta qu'ils iraient le soir au village si personne ne venait vers eux.

Derrière son regard, que l'effroi grandissait et rendait fixe, des pensées très différentes venaient. Thi-Sen avait deviné toute la vérité... Pour qu'on les abandonnât ainsi, il avait dû se produire quelque événement inattendu qui avait bouleversé les prévisions. L'attaque repoussée, Méo et elle devenaient encombrants et inutiles. Le mandarin, soucieux de continuer encore son double jeu, devait les abandonner ; leur présence chez lui ou auprès de lui l'eût compromis. Il partait donc en cachette, ainsi qu'il était venu... sans avoir, comme il le devait faire, pillé le magasin du Chinois.

Sen songeait que ce fleuve que Méo ne connaissait pas, qu'elle-même connaissait mal, avait des circuits et des méandres, des îles hantées par les Maquis. Pour trouver un asile sûr, il faudrait savoir sous quelles branches, parmi d'autres petits canaux, se cachait l'arroyo de la forêt.

Méo avait une telle confiance qu'il la chargea de veiller tandis qu'il reprenait son somme.

Méo, à son réveil, fit cuire un peu de riz. Le grand chef était redevenu cuisinier et il préparait le repas de la petite congai, comme autrefois sur le chemin de la brousse. Les hommes aux avatars multiples retrouvent plus aisément les fonctions de leur activité précédente qu'ils ne s'habituent aux bonheurs du sort. Cette fois-ci il manquait les bruits de la troupe s'installant pour l'étape, les plaisanteries des linhs et même celle des femmes et des porteurs, oublieux, dès le lendemain, de leurs deuils et de leur ruine. Méo retrouva les mêmes gestes et eut le même état d'esprit qu'autrefois. L'inspecteur grondant, avec sa grosse voix pleine d'entrain, n'était pas là ; Méo ne lui donnait pas un regret. Sen, tandis que son amant taillait tant bien que mal des branches avec sa baïonnette encore teinte du sang de Laurens, surveillait le fleuve.

Sampans poussés vigoureusement vers la forêt par des partisans échappés, sournoise barque de pêche montée par des espions qu'elle connaissait pour les avoir vu parfois rôder dans le village, silhouettes anonymes et misérables, si semblables

à d'autres que nul ne pouvait y prendre garde, si humbles qu'elles avaient pu se glisser sans susciter la méfiance : Sen espérait voir passer l'un ou l'autre, pour appeler, pour interroger, pour savoir.

Le vent était tombé, nul bruit ne parvenait jusqu'à leur cachette. Le soleil avait tout vaincu. Le silence était radieux de toute la beauté du plein jour, de tout le calme figé des choses. La voûte arrêta les rayons d'or, laissant tomber sur le bateau, sur l'eau, sur Sen et ses soies, des taches, si curieusement découpées qu'elles semblaient provenir d'une pluie de fleurs d'or.

Méo réprimait mal son impatience. Grimant à l'aréquier pour inspecter l'horizon, revenant au sampan, repartant pour tâcher de pénétrer dans le bois, il suivait minute par minute, la journée de ses subordonnés de demain, dans le camp dévasté et le village pillé.

Il ne pouvait effacer la vision du mâit de pavillon. Ce n'est plus une tête qu'il voyait, mais deux au moins : la moustache du capitaine balayait le crâne du garde arraché à sa tombe. Méo était impatient d'avoir la joie de ce spectacle, avant toutes les autres joies. Les heures de ce jour lui parurent interminables.

XII

Sen elle-même désirait partir. Déjà l'arroyo semblait s'enfoncer sous une voûte ténébreuse, déjà des mousselines grises s'étendaient sur l'eau. Le ciel était rosé et bleuté, du mauve des crépuscules d'hiver ou de printemps. Les ombres devaient s'allonger sur la plaine. Les arbres de la rive envahissaient à moitié l'eau.

Le fleuve était tout proche, une petite secousse suffit pour y pousser le sampan. Méo et Sen furent étonnés de l'immense chemin plat, uniforme, qu'il déroulait en avant et en arrière d'eux, sans que rien ne vînt en rompre l'uniformité. L'élan les avait conduits au milieu du courant qui s'empara de cette proie et commença à la faire tourner. Méo prit la rame. Il avait dû être batelier probablement.

Sen se redressa. Qu'allait-il faire ? Méo ricana, la question était oiseuse, il allait vers les plaisirs et le pillage, il arriverait bien tard. Il ne soupçonnait rien encore. Son abandon lui semblait aussi naturel que la solitude du fleuve. Il n'aurait pas interrompu si belle partie pour s'inquiéter d'un

ami. Les vainqueurs jouissaient de leur succès. Il n'éprouvait aucune humiliation, étant assoupli à toutes et connaissant l'âme annamite dont la sienne était le résumé.

Sen tenta de le ramener à la raison. Elle dut se montrer autoritaire et menacer. Méo sut obéir pour ne point encore lui déplaire. Ils attendirent donc encore, le sampan fut abrité près de la rive.

La fillette avait grand peur. Méo pouvait, en devinant la vérité, l'abandonner pour fuir plus aisément ; — s'il ne voulait se laisser convaincre, il allait la conduire à sa perte. Elle chercha la carresse de Méo, par ce besoin d'affirmer sa sécurité, d'oublier l'émotion et le danger qu'ont tous les êtres humains. Cette étreinte allait lui donner du courage, ses pensées seraient changées. C'était féminin et naïf à la fois, mais très juste, très exact. Les hommes eux-mêmes ne sortent-ils pas de l'amour consolés, grandis en force et en énergie... Méo regrettait cependant la femme qu'il aurait connue au village, l'une de celles que déjà, il avait possédées, et qui, terrifiée, folle, ne saurait pas si, après l'amour, elle recevrait la liberté ou irait au supplice. La douleur d'autrui jouait un grand rôle dans le cerveau et sur les nerfs de Méo, sans intention raisonnée, sans maladive perversion, uniquement peut-être comme enfantillage, à la façon des enfants cruels qui aiment à torturer, sans en avoir d'émotion, par instinct.

Le soleil avait disparu, les dernières clartés du crépuscule s'effacèrent. Ce fut le néant noir, lors-

que les êtres se souviennent encore de la grande lumière et n'osent s'enhardir à percer les ténèbres.

Sen et Méo mangèrent ce qui restait du riz. Pour en assaisonner le goût fade, Méo exalta les trésors du Chinois. Les réserves de la boutique doivent être épuisées, certainement, à cette heure et les barres d'argent découvertes, même si Lien-Kin a résisté aux tortures. Elles avaient dû arracher des cris de chat hurlant à cet homme si grave et si digne avec son caleçon bleu, sa veste claire et sa natte allongée par une tresse de cordonnet que terminait un long pompon noir.

Méo parla encore de partir. Il faudrait jucher sur un bambou l'une des lanternes de la boutique pour voir la grimace du Chinois dont le crâne rasé, les petits yeux révoltés devaient bien faire en haut d'un bambou. Sen, qu'irritait une telle obstination dans l'erreur, demanda si ce ne serait pas plutôt des têtes à chignon qu'on trouverait aux portes du village. Méo s'indigna. Comment pouvait-elle croire ?... Cette journée sans claironnade, sans fuite de sampan, sans coups de feu en était la preuve... Le doute ne lui vint même pas ; il accumula toutes les chances de réussite, toutes les certitudes, tandis que Sen songeait pourtant que Bouddha, interrogé par elle dans la pagode, avait par les bâtonnets tombés hors d'un vase secoué, garanti le succès, affirmé l'aide des Ancêtres, et même promis son appui.

Comme une réponse à la quiétude du caï, un son ébranla l'air. Les ondes en étaient si faibles, si légères, qu'il crut à une illusion. Le vent, à

cette seconde changea, comme poussé par elles : la sonnerie d'appel, la sonnerie de rentrée du camp, éclata si sonore qu'on l'aurait crue très proche. Elle semblait percer l'air, ainsi que l'un de ces rayons mystérieux que lancent, du haut de leurs grands mâts, les bateaux des Français.

Méo resta immobile, ne voulant pas croire encore. Lorsque la dernière note mourut, il jeta un grand cri de rage, poussa le sampan au milieu du fleuve et rama très vite, très vite pour s'éloigner. La peur était entrée en lui.

L'extinction des feux arriva plus atténuée, plus lointaine à ses oreilles, semblable à quelque petit souffle sonore, glissant au ras de l'eau. La nuit se révélait semblable à la précédente. Son mystère et sa sérénité peu à peu calmèrent Méo qui diminua son effort.

Aucun danger pressant ne menaçait, rien ne faisait supposer que ce danger viendrait demain. Demain est un long terme pour ceux qui ont peur... Au bout du fleuve se trouvent les villes dont les Français sont maîtres, il serait aisé de s'y dissimuler dans la foule, très loin du camp. Avant d'arriver jusqu'à elles, il y a le village de Sen, où l'expédition a été organisée et d'où une autre partira plus tard. Il y a la forêt, la montagne, des villages insoumis à l'ouest, au sud les hauteurs où ne se hasardent pas les blancs, au nord, le grand peuple cousin... Méo recommença à chanter.

Le sampan coulait au gré du courant, tantôt rapide, tantôt lent entre les rives égales. Méo se

tut en passant auprès d'une petite agglomération de cabanes bâties au ras du fleuve, parce que les habitants pourraient dénoncer son passage ou aller à sa poursuite, lorsqu'ils sauraient la nouvelle. Il recommença dès qu'il l'eut dépassé. Sen était immobile, si accablée qu'elle avait les yeux ouverts sans rien voir.

Le jour éclaira un horizon inconnu, Méo n'était jamais venu aussi loin. Les arbres étaient réunis en masse plus serrée. Au delà du rideau des rives, on ne distinguait que des feuilles, des troncs et des lianes : la forêt.

Après le jour vint la nuit, puis une nouvelle aurore.

XIII

Ce n'était pas encore la forêt, les rives, au contraire, étaient nues, les montagnes restaient très lointaines. La rivière décrivait une grande courbe, presque une boucle. On apercevait au loin la masse des arbres. Rompu, las, Méo s'endormit, malgré le brouillard pluvieux. Le sampan apparut au courant.

Les gouttelettes minuscules attirées par la terre et l'eau, suivies toujours par des myriades d'autres, tombaient doucement, impalpables, menues, pénétrantes, se réunissant au fleuve sans bruit, sans troubler ses rides. Le crachin glissait du ciel, laissant absorber ses écheveaux fins, déroulés interminablement. Méo était insensible, comme une bête à bout de forces, à bout de souffle, dont les nerfs exténués seraient incapables d'un mouvement pour sauver sa vie.

La rame avait coulé. Un instant, elle suivit le sampan ; puis détachée par petits coups de son sillage, elle s'en fut vers une rive, se fixa dans les branchages, fit un petit barrage qu'escalada l'eau.

Méo dormait profondément. Il se sentait transi,

sans toutefois percevoir cette impression comme réelle. Il serait resté très longtemps de la sorte, si le choc du bateau contre un arbre mort, flottant à l'aventure, ne l'avait arraché violemment à l'accablement. Il tenta, d'un geste machinal, de ressaisir la rame ; il devina qu'un danger nouveau le menaçait.

Sen, tirée d'un sommeil semblable, regardait le fleuve, si large qu'il semblait un lac. De petits îlots le parsemaient, couverts de verdure, les rives feuillues annonçaient enfin la forêt.

Méo, dévêtu, offrit, de ses deux bras ouverts, sa veste au vent pour diriger le sampan vers un bosquet. Sen dut aider. La belle soie neuve, dont elle était si fière, saisit un peu d'air.

La pluie si fine et si légère qu'on l'eût crue passée au travers d'un tamis à la trame serrée, tombait inlassablement sur les verdure des arbres et la boue du fleuve. Elle avait vite couvert Méo et ruisselait en toutes petites rigoles sur son torse fin aux muscles à peine saillants. Elle avait foncé la belle robe de Sen et la voile de soie.

Méo dut travailler longtemps un gros bambou ; son sabre n'avait pas le tranchant des coupe-coups à large lame, il s'ébrécha en maints endroits avant que ne fut achevée la rame rudimentaire. Le sampan était à chaque geste prêt à glisser. Sen, tenant d'une main une branche, de l'autre le toit, crispant au petit banc ses pieds habiles comme ceux d'un singe, le retenait. La robe tachée de poussière, mouillée, collée par la pluie sur son corps, n'avait plus de couleur précise, et Sen

n'avait plus rien de la fillette qui fut « Madame Cap'taine », qui devait être « Madame Cap'taine Bonneaud ».

Ce fut bien pis encore lorsque Méo lui intima l'ordre stupéfiant de prendre la rame... L'aspect physique de Sen avait beaucoup changé en ces quelques heures; le découragement et la peur n'avaient pas vaincu sa fierté. Elle voulut se défendre. Méo sentit la révolte proche, il devina les paroles qu'elle allait dire et leva la main. Le moment n'était pas favorable aux vaines protestations. Sen sentit, avec sa première véritable humiliation, sa servitude. La beauté d'une femme peut être modifiée en deux jours, une minute suffit à abattre son orgueil. Elle obéit.

Méo défit le rouleau de soie et s'essuya. Dans la boîte laquée, il prit la dernière chique. Etendu sous l'abri, il somnola. Sen, à partir de cet instant, fut la vraie femme annamite, la femme de l'ouvrier, du portefaix ou du nhaqué, celle dont la tâche est servile et que l'homme commande. Elle dut, ridicule avec ses colliers, ses bracelets, ses robes transpercées d'eau, préparer le repas à son tour. Elle ne songeait plus à se révolter, ayant constaté deux présages monstrueux : la rame avait été coupée dans un îlot — allongé comme un monstre endormi au milieu d'autres îlots, et dont la légende était connue de toute la brousse, — très vénéré parce que nul n'avait osé y aborder. A l'extrémité, un autel rustique, semblable à une cage, avait été fixé à une branche. Les passants

avaient marqué par des offrandes bizarres, informes, ridicules, leur déférence. Méo et Sen avaient volé le Dieu, et n'avaient fait aucun salut, n'avait rien offert pour l'apaiser. Cependant, et cela la terrorisait surtout, elle avait reconnu parmi les racines des roseaux, son parapluie. Elle comprit que les Génies avaient dirigé eux-mêmes cet insigne d'honneur et qu'il lui était interdit de le reprendre.